

Antoine Laurain
**Le Chapeau
de Mitterrand**

roman

« Le chapeau était
seul responsable
des événements
qui bouleversaient
leurs vies. »



Flammariion

Le Chapeau de Mitterrand

Antoine
Laurain



Un soir à Paris, Daniel Mercier, comptable, dîne en solitaire dans une brasserie, quand un illustre convive s'installe à la table voisine : François Mitterrand. Son repas achevé, le Président oublie son chapeau, que notre Français moyen décide de s'approprier en souvenir. Il ignore que son existence va en être bouleversée. Tel un talisman, ce célèbre feutre noir ne tarde pas à transformer le destin du petit employé au sein de son entreprise. Daniel aurait-il percé le mystère du pouvoir suprême ? Hélas, il perd à son tour le précieux objet qui poursuit sur d'autres têtes son voyage atypique au sein de la société française des années 1980.

Cette fable pleine d'esprit et de malice possède comme le fameux chapeau un charme mystérieux – celui de ressusciter une époque et, surtout, de mettre au jour à travers une galerie de personnages notre rêve commun : voir s'accomplir par magie nos désirs les plus secrets.

Né à Paris au début des années 1970, Antoine Laurain est l'auteur de trois romans, dont Ailleurs si j'y suis (Le Passage), lauréat du Prix Drouot en 2007.

Flammarion

Le Chapeau de Mitterrand

DU MÊME AUTEUR

Ailleurs si j'y suis, Le Passage, 2007 (Prix Drouot).

Fume et Tue, Le Passage, 2008.

Carrefour des nostalgies, Le Passage, 2009.

Antoine Laurain

Le Chapeau de Mitterrand

roman

Flammarion

Ouvrage dirigé par Minh Tran Huy

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-7412-9

Le fait d'avoir un chapeau sur la tête
vous confère une indéniable autorité sur
ceux qui n'en ont pas.

Tristan Bernard.

Daniel Mercier monta les escaliers de la gare Saint-Lazare à rebours de la foule. Des hommes et des femmes descendaient autour de lui, attachés-cases à la main et même valises pour certains. Ils avaient le front soucieux et la démarche rapide. Dans la cohue, ils auraient pu le bousculer, mais il n'en fut rien, bien au contraire il lui sembla que tous s'écartaient sur son chemin. Arrivé en haut des marches, il traversa la salle des pas perdus et s'approcha des quais. Là aussi, la foule était dense à la sortie des trains, un flot humain ininterrompu ; il se fraya un passage jusqu'au panneau des arrivées. Le train était annoncé au quai 23. Il remonta quelques dizaines de mètres et se plaça près des composteurs.

À 21 h 45, le train 78654 entra en gare dans un crissement et libéra les voyageurs. Daniel haussa le cou à la recherche de sa femme et de son fils. Il distingua d'abord Véronique, qui lui fit un signe avant de dessiner dans l'air un cercle approximatif autour de sa tête, concluant le geste par une moue

étonnée. Jérôme, lui, s'était faufilé vers son père et se planta dans ses jambes, manquant de lui faire perdre l'équilibre. Véronique arriva, essoufflée, et dévisagea son mari. Qu'est-ce que c'est que ce chapeau ? — C'est le chapeau de Mitterrand. — Je vois bien que c'est le chapeau de Mitterrand. — Non, objecta Daniel, je veux dire que c'est *vraiment* le chapeau de Mitterrand.

Lorsqu'il avait annoncé à la gare que c'était « vraiment le chapeau de Mitterrand », Véronique l'avait regardé en penchant la tête, avec ce petit froncement de sourcils qu'elle avait toujours lorsqu'elle se demandait si c'était du lard ou du cochon. Elle avait eu le même quand Daniel l'avait demandée en mariage, ou encore à leur première sortie ensemble, lorsqu'il lui avait proposé de visiter l'expo à Beaubourg. Bref, ce petit froncement pour lequel il était tombé amoureux, entre autres. Tu vas m'expliquer ça, avait-elle fait, incrédule. — Tu as le chapeau de Mitterrand, papa ? — Oui, avait répondu Daniel en se saisissant de leurs bagages. — Alors t'es président ? — Oui, je suis président, avait répliqué Daniel, que cette suggestion enfantine satisfaisait pleinement.

Durant le trajet en voiture, Daniel avait refusé de donner la moindre information. Je vous raconterai tout à la maison. Véronique eut beau insister, ce ne fut pas négociable. Arrivé au seizième étage de leur tour du XV^e arrondissement, Daniel annonça qu'il avait fait à manger. Un plat de viande froide et

poulet ainsi qu'une salade tomate basilic et un plateau de fromages, ce qui fit pousser un soupir d'admiration à Véronique – son mari ne préparait le dîner de son propre chef que quelques rares fois dans l'année. Avant toute chose, ils prendraient l'apéritif. Assieds-toi, avait dit Daniel, qui n'avait pas quitté son chapeau. Véronique s'était assise, tout comme Jérôme qui vint se blottir contre elle. À nous, avait-il dit en choquant solennellement son verre contre celui de sa femme, tandis que Jérôme les imitait avec son Banga.

Daniel avait retiré son chapeau pour le tendre à Véronique. Elle l'avait saisi délicatement, passant un doigt sur le feutre, aussitôt suivie par Jérôme. Tu as les mains propres ? lui avait-elle demandé, un peu effrayée. Puis elle avait retourné le chapeau, et son regard était tombé sur la bande de cuir intérieure. On pouvait y lire deux lettres imprimées au fer d'or : F. M. Véronique avait levé les yeux vers son mari.

La veille, Daniel avait arrêté sa Golf à hauteur du carrefour. Il avait coupé l'autoradio qui diffusait cette chanson où une jeune femme annonçait qu'elle préférait la ouate à toutes les autres matières. Ce *hit* du moment, au refrain lent et entêtant, commençait à lui sortir par les yeux. Il s'était massé douloureusement l'épaule, en tentant de faire craquer son cou, sans succès. Il n'avait aucune nouvelle de sa femme et de leur fils partis passer les vacances en Normandie chez ses beaux-parents. Peut-être trouverait-il un message sur le répondeur en rentrant. La cassette audio commençait à donner des signes de fatigue et avait du mal à se rembobiner depuis quelques jours. Il faudrait acheter un nouveau répondeur. Comment faisait-on lorsqu'il n'y avait pas de répondeur ? s'était demandé Daniel. Le téléphone sonnait dans le vide, il n'y avait personne, on rappelait plus tard. C'était tout.

L'idée de faire ses courses lui-même, puis de se préparer à manger dans l'appartement silencieux, lui

avait paru insurmontable. Un restaurant, une belle brasserie, l'image s'était imposée à ses yeux vers seize heures, tandis qu'il contrôlait les dernières notes de frais des chargés de mission de la Sogetec. Il y avait bien un an qu'il n'était pas allé dans une belle brasserie. La dernière fois, c'était avec Véronique et Jérôme. À six ans, ce dernier avait été très sage. Ils avaient commandé un plateau de fruits de mer Royal, une bouteille de pouilly-fuissé et un steak haché-purée pour Jérôme qui avait déclaré, au grand regret de son père, qu'il ne voulait pas goûter d'huîtres. Même pas une ? — Non, avait-il fait en secouant la tête. — Il a le temps, avait plaidé Véronique. Oui, c'était vrai, Jérôme avait le temps. Il était maintenant vingt heures, le froid de ce début d'hiver pesait déjà sur la ville, la rumeur citadine comme le bruit de la circulation en étaient comme assourdis. Il était déjà passé plusieurs fois en voiture devant cette brasserie. Tâtonnant entre le boulevard et une rue adjacente, il avait fini par l'apercevoir. C'était bien celle-là, avec son écailler dehors, ses grands stores rouges et ses serveurs en tabliers blancs.

Un repas seul, sans femme ni enfant, l'attendait. Un repas comme il en faisait parfois avant son mariage. À l'époque, ses revenus ne lui permettaient pas des adresses aussi prestigieuses. Pourtant, même dans les plus modestes enseignes où il s'était rendu, il avait toujours bien mangé et n'avait jamais éprouvé le besoin d'une compagnie pour déguster une andouillette, une pièce du boucher ou une assiette de bulots. Une soirée de célibataire s'annonçait dans

la lumière déclinante de l'hiver. Le terme lui plut beaucoup. Une soirée de célibataire, se redit-il en claquant la portière de la Golf. Daniel éprouvait le besoin de « se retrouver », comme l'avait dit une intervenante dans une émission d'Antenne 2, une psychothérapeute qui avait écrit un livre sur le stress au travail et venait en faire la promotion. Daniel avait trouvé sa formule pleine de bon sens. Il allait faire cette parenthèse gastronomique afin de se retrouver, d'évacuer le stress de la journée, les chiffres de la comptabilité et les récentes tensions dues à la réorganisation du service financier. Jean Maltard en avait pris la direction, Daniel, en tant que directeur adjoint, considérait que cette nomination ne présageait rien de bon. Ni pour le service ni pour lui-même. Traversant le boulevard, il décida de chasser ces tracas de son esprit. Dès que j'aurai poussé la lourde porte de la brasserie, il n'y aura plus de Jean Maltard, ni de dossier Sogetec, ni de notes de frais et de TVA. Il n'y aura plus qu'un plateau Royal et moi.

Le serveur en tablier blanc l'avait précédé tout le long d'une enfilade de tables où des couples, des familles et des touristes parlaient en souriant ou hochaient la tête, la bouche pleine. Il avait eu le temps de distinguer des plateaux de fruits de mer, des entrecôtes pommes vapeur, des faux-filets béarnaise. À son entrée, le maître d'hôtel, un homme doté d'une silhouette elliptique et d'une fine moustache, lui avait demandé s'il avait réservé. Un instant, Daniel crut que sa soirée allait lui échapper. Je n'ai pas eu le temps, avait-il répondu d'une voix blanche. Le maître d'hôtel avait haussé le sourcil gauche en regardant attentivement sa liste de réservations pour le soir. Une jeune fille blonde s'était approchée de lui : La douze a décommandé il y a une demi-heure, avait-elle dit en pointant une ligne de la liste. — Et personne ne me prévient ? avait fait le maître d'hôtel, piqué. — Je pensais que Françoise vous l'avait dit, répondit mollement la fille avant de s'éloigner. Le maître d'hôtel ferma les yeux un instant, avec une

moue douloureuse suggérant qu'il prenait beaucoup sur lui pour ne pas laisser éclater la fureur due à cette bévue ancillaire. — On va vous conduire à votre table, monsieur, dit-il à Daniel, en accompagnant la phrase d'un mouvement de menton à destination d'un garçon qui s'approcha aussitôt.

Les brasseries possèdent toujours des nappes d'un blanc vif, presque bleuté, aussi blessant pour les yeux que la neige des sports d'hiver. Les verres et les couverts en argent étincellent littéralement. Pour Daniel, cette luminosité particulière des tables des grandes brasseries était le symbole même du luxe. Le garçon revint avec le menu et la carte des vins. Daniel déplia la couverture en faux cuir rouge et commença à lire. Les prix dépassaient sensiblement ce qu'il avait imaginé, mais il décida de laisser de côté ce détail. Le *Plateau Royal de fruits de mer* s'annonçait au centre de la page dans une calligraphie soignée : fines de claire, creuses et plates de Bretagne, un demi-tourteau, clams, bouquets, langoustines, bulots, crevettes grises, palourdes, praires, amandes, bigorneaux. Daniel se saisit de la carte des vins et y chercha un pouilly-fuissé ou fumé. Là aussi, c'était plus cher que ce qu'il escomptait. Daniel commanda son plateau en y ajoutant une demi-bouteille de pouilly-fuissé. Je regrette, fit le garçon, nous ne l'avons qu'en bouteille entière. Daniel ne voulut pas passer pour un radin. Une bouteille sera très bien, dit-il en refermant la carte des vins.

Des couples en majorité. Des tables d'hommes en complets cravates gris tout comme le sien, si ce n'est que les leurs devaient venir de maisons prestigieuses. Peut-être même avaient-ils été faits sur mesure. Ainsi, les quatre quinquagénaires assis un peu plus loin devaient fêter la fin d'une rude journée et la signature d'un beau contrat. Ils buvaient à petites gorgées un vin assurément excellent. Chacun avait sur le visage ce sourire calme et confiant des hommes qui ont réussi dans la vie. À l'une des tables situées sous les grands miroirs, une élégante femme brune en robe rouge écoutait un homme dont Daniel ne voyait que le dos et les cheveux gris. Elle l'écoutait distraitement et son regard dérivait parfois sur la salle quelques instants avant de revenir se poser sur son interlocuteur. Elle semblait s'ennuyer. Le sommelier déposa un seau argenté sur pied, la bouteille de pouilly y flottait, entourée de glaçons. Il se saisit d'un tire-bouchon et accomplit le rituel de l'ouverture en faisant passer le liège sous ses narines. Daniel goûta la première gorgée, le vin lui parut bon. Il ne faisait pas partie de ces amateurs éclairés qui distinguent chaque nuance dans un cru et en dissertent en termes raffinés. Comme tous ses semblables, le sommelier attendait d'un air vaguement condescendant l'approbation de son client. Daniel choisit d'acquiescer d'un mouvement de tête qui laissait supposer une très grande érudition sur les bourgognes blancs. Un demi-sourire aux lèvres, le sommelier remplit son verre et s'éloigna. Quelques instants plus tard, un garçon vint disposer sur la nappe un socle rond,

signe que le plateau de fruits de mer allait arriver. Suivirent la corbeille de pain noir, le ramequin de vinaigre à l'échalote et le beurrier. Daniel tartina un bout de pain qu'il trempa discrètement dans le mélange. Rituel qu'il accomplissait chaque fois qu'il mangeait des fruits de mer au restaurant. Le goût du vinaigre fut emporté par la gorgée de vin glacé. Il eut un soupir de satisfaction. Oui, il s'était retrouvé.

Le plateau arriva avec ses fruits de mer disposés par famille sur la glace concassée. Il prit une huître, puis approcha le citron coupé en quarts juste au-dessus, pressa délicatement l'agrumes, une goutte tomba sur la fine membrane qui se rétracta aussitôt. Plongé dans les reflets irisés de son huître, il eut juste le temps de percevoir que la table voisine venait d'être déplacée. Relevant la tête, il vit le maître d'hôtel à la moustache qui souriait à un nouvel arrivant. Un homme qui retira son écharpe rouge, puis son manteau et son chapeau, et se glissa sur la banquette au côté de Daniel. Voulez-vous que l'on prenne votre vestiaire ? demanda aussitôt le maître d'hôtel. — Non, non, ça va comme cela. Je vais le poser sur la banquette. — Ça ne vous dérange pas monsieur ? — Non, murmura Daniel, d'une voix à peine audible. — Je vous en prie, ajouta-t-il dans un souffle.

François Mitterrand venait de s'asseoir à côté de lui.

si convenu. On la commenta beaucoup sans pourtant que qui que ce soit en donne une interprétation satisfaisante. Lui-même ne s'expliqua jamais. Aujourd'hui encore, cette phrase totalise 4 610 000 réponses sur Google. À vingt-trois secondes de la fin de son allocution du 31 décembre 1994, il plante ses yeux dans la caméra : « Je crois aux forces de l'esprit et je ne vous quitterai pas. »

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000453.N001
Dépôt légal : janvier 2012